

qu'au centre de la terre, ou au centre du soleil, il n'y auroit plus de pesanteur. Cette proposition n'a donc ni universalité, ni nécessité rigoureuses et absolues.

*Tous les hommes sont mortels.* Assurément, des choses que nous apprend l'expérience, aucune ne paroît plus universelle et plus nécessaire; et si de l'expérience pouvoit résulter un jugement qui portât rigoureusement ces caractères, ce seroit celui-ci. Cependant, il n'est pas de religion humaine où l'on ne trouve établie la croyance de quelques hommes saints, qui ne sont pas morts, et qui vivront toujours. Dans la nôtre, on se représente un monde où les hommes vivront éternellement avec leurs mêmes corps. L'esprit ne voit donc pas nécessairement et absolument que tout humain soit mortel. Un enfant ne croit ni à sa propre mort à venir, ni à celle de sa mère, de sa bonne, quoiqu'il ait pu voir mourir quelques autres personnes; et si cet exemple ne paroît pas assez convaincant, *Diderot* lui-même ne pensoit-il pas, qu'un jour l'homme perfectionneroit les sciences à un tel point, qu'il trouveroit le secret de ne plus mourir? Lors donc que l'on dit: *Tous les hommes sont mortels*, il est évident qu'il n'y a là ni universalité, ni nécessité absolues, puisque la proposition contraire peut être admise dans l'esprit humain sans répugnance, et qu'elle y semble seulement contraire à l'expérience, nullement à la possibilité.

Comparez enfin cette prétendue universalité et nécessité de pure imitation et de conjecture, avec l'universalité et la nécessité qui naissent de la représentation de l'espace et de ses propriétés, comme lorsqu'on dit: *Tout corps est étendu. — Deux corps ne peuvent occuper le même espace. — Deux lignes droites parallèles sont dans*